



Des mots
pour le silence

Manick Lemarchand

Manick Lemarchand

Des mots pour le silence

© Manick Lemarchand, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-6328-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes frères et sœur
À Alain

*« Le Silence est un aveu... »
(Euripide)*

Paris
Décembre 2012

Le ciel est trop gris, le gel trop piquant pour qu'Émilie, romancière, ait envie d'aller marcher. La neige s'est arrêtée de tomber, ne laissant qu'une pellicule blanchâtre sur l'asphalte. Elle n'aime guère ça Émilie, la neige ! Elle évoque tant de souvenirs douloureux.

Mais ce temps est propice au vague à l'âme et Émilie sait que ces moments-là « attisent » parfois l'inspiration. Voilà plusieurs mois qu'elle l'appelle en vain.

Le stylo en main et les pensées éparses, elle survole les vieux albums-photos de famille sans savoir ce qu'elle y cherche vraiment. Toutes ces années de vie derrière elle déjà ! Ses sentiments font une tresse bigarrée. Elle flotte dans une mélancolie teintée de tendresse bridée et revient sans cesse à la photo en noir et blanc de l'enfant, qu'elle tourne et retourne.

Sur son bureau, quelques lettres de sa grand-mère paternelle, Marthe, et deux petits carnets de sa mère, Juliette, interpellent la mémoire d'Émilie. Lui vient l'impérieuse envie de recomposer le puzzle d'une histoire familiale dont quelques pièces, semble-t-il, ont été escamotées.

Une photo écornée, qui a passablement vécu, anime soudain les pensées d'Émilie. Une auréole blanche, aux pieds de la femme qui pose, témoigne d'un tirage fait dans de mauvaises conditions. Le décor est tout aussi austère que Marthe se tenant debout devant la devanture de la boutique. Le regard est embué de lassitude et de gravité.

Après des heures passées à convoquer les mots, quelques-uns surgissent enfin avec délectation.

Émilie vient de poser les « premières pierres » de son prochain roman.

---=ooOoo=---

Quelque part en Ille et Vilaine

Mai 1954

Marthe Benoit, n'a guère quitté le bourg depuis qu'elle y est née. À vélo, elle emprunte parfois la route, bordée de chênes, et se rend au village voisin pour quelques achats. Elle n'a jamais connu la grande ville, le bord de mer ou la montagne. Elle n'en a qu'une vague idée à travers les photos du calendrier de la poste ou celles que son fils, Basile, a soigneusement classées dans l'album de famille après sa première sortie sur la côte.

C'était en mai 1954, Basile et Juliette étaient tout jeunes mariés. Leur « petit voyage de noces » en quelque sorte.

Ils étaient partis tous les deux une journée à Saint-Servan chez Anatole, leur beau-frère, resté veuf en 1947, après le décès de Rose, la sœur de Basile.

Anatole s'est remarié en 1948 ; avec cinq jeunes enfants à élever, il avait bien fallu reprendre femme rapidement.

C'est Léontine qui les a pris sous son aile, comme des petits oiseaux blessés. L'amour transpire à grosses gouttes chez cette femme généreuse. Ils dirigent une pension de famille située à deux rues de la plage.

Les nièces de Basile, fébriles, escortèrent ce jour-là les jeunes mariés pressés de découvrir la mer.

À quelques mètres de l'accès à la plage, une fine couche de sable recouvrait déjà le chemin. Juliette sentit un léger craquement sous la semelle de ses chaussures et ralentit ses pas, accrochée à la main de Basile, qui la serra un peu plus. Au-dessus de leur tête, dans un ballet incessant, se croisaient, en jetant des cris perçants, des oiseaux imposants.

Une odeur nouvelle titillait leurs narines qui s'ouvraient au vent du large. Juliette ferma les yeux quelques instants, goûtant toutes les sensations.

Sur fond de grondement lointain, elle entendait une lente respiration, entrecoupée de crachements. Ses cheveux dansaient et son visage s'enveloppait d'une fraîcheur piquante.

Basile s'était immobilisé, les yeux bien ouverts, lui, mais hypnotisé par le spectacle. Quand sa jeune épouse rouvrit les yeux, il sentit un léger basculement de son corps et la retint par la taille. C'était comme une ivresse qui la prenait soudain, dissolvant son esprit.

Les filles de Rose, derrière eux, se donnaient des coups de coude et grimaçaient des sourires, se moquant de les voir si ébahis.

Juliette osa ôter ses bas et poser ses pieds nus sur le sable frais de mai, étonnée

de la souplesse du sol. Basile hésita mais se mit à l'aise à son tour et remonta son pantalon sur les mollets.

Ils descendirent vers l'eau. La texture du sable devenait moins veloutée et, en s'approchant de l'écume, les pieds s'enfonçaient de moins en moins.

Le crissement du sable, les chatouillis des puces de sable sur leurs orteils, les coquillages blessant leur voûte plantaire, les vésicules d'air du goémon accroché aux rochers, éclatant sous leurs pieds et les faisant sursauter... tout les étonnait.

La mer, à marée basse, étalait en un souffle léger son jupon à fronces bleu-gris, bordé de dentelles blanches. Il avait fallu qu'ils aillent au contact de l'eau fraîche. Oh, pas plus haut que les chevilles !

Le premier saisissement du froid passé, la sensation était voluptueuse pour Juliette. Elle savourait la caresse de l'eau salivant sur ses pieds. Basile avait roulé les jambes du pantalon jusqu'aux genoux et Juliette riait de le voir reculer en piaillant quand la nappe mousseuse s'avancé trop.

Ils avaient l'air de deux gamins heureux. Elle avait pris le bras de Basile et posé sa tête contre son épaule. Il s'était étonné de ce geste. Sa jeune épouse n'était guère démonstrative en public. Les nièces pouffèrent en haut de la plage.

Juliette, à partir de ce jour-là, n'en finira plus de penser à cette journée et un rêve, en sourdine, grandira.

Un rêve livré à son précieux confident : un petit carnet minutieusement dissimulé entre deux livres scolaires.

-----ooOoo-----

Fin de la jolie parenthèse...

Au retour, Basile et Juliette ont repris le cours de leur vie bien monotone, orchestrée par la mère de Basile, Marthe, qui « *dresse* » sa jeune bru plutôt qu'elle ne l'éduque.

Depuis leur mariage, il a fallu que sa belle-fille oublie l'école, les cahiers d'écriture et les tables de calcul de ses petits élèves. Trois années de bonheur à enseigner, que Juliette a dû balayer, remiser, pour épauler Basile dont la mère, fatiguée, n'arrivait plus à s'occuper.

La mère de Juliette, Amélie, l'avait encouragée à poursuivre ses études jusqu'au Brevet d'Enseignement. Mais que reste-t-il de ses beaux rêves ?

Elle qui a supporté, enfant, des années de pensionnat spartiate chez des bonnes sœurs revêches, privée de l'affection de ses parents qu'elle ne voyait qu'aux fêtes religieuses ou aux vacances d'été. Elle, qui a tenu vaillamment jusqu'à l'obtention de son diplôme d'enseignante.

À quoi tout cela va-t-il servir ?

Jamais plus, elle ne ressentira ce plaisir de voir les petits, le regard pétillant, la craie serrée entre leurs doigts tachés, s'appliquant, la langue tirée, à former leurs premiers mots sur l'ardoise.

Voilà quelques mois qu'elle subit les humiliantes remarques d'une femme meurtrie par des deuils successifs et qui veut « *mettre au pas* » cette jeune femme, trop encombrée de savoir, et qu'il va falloir faire descendre de son piédestal.

Ici, il n'y a pas de temps pour lire et s'évader. Juste du temps pour entretenir la grande maison, tenir le commerce, préparer les repas, s'occuper du linge et raccommoder, même si Nicole, la petite bonne, met du cœur à l'ouvrage et allège bien les tâches quotidiennes.

Seules les heures consacrées à la couture, que Marthe leur apprend, trouvent de l'intérêt aux yeux de Juliette.

C'est là son unique consolation car elle aime manier le tissu, le couper, lui donner forme. Son goût pour la belle étoffe et les beaux ouvrages la suit depuis l'enfance, Juliette la coquette.

Mais quelque part, dans un coin de son jardin secret, des graines d'herbes folles, amenées par un souffle de pensées rebelles, s'enracinent tout doucement.

*

L'atmosphère, dans cette maison, est semblable à ses murs gris, à la pénombre et aux souvenirs des disparus que des portraits austères, posés sur les meubles, ravivent comme des douleurs à ne pas apaiser.

Le silence se perd dans tout l'espace ; ne subsistent que quelques paroles murmurées et des pas feutrés. Le va-et-vient de la pendule rompt un peu le pesant climat des lieux, vous rappelant que le temps, inexorablement, continue sa course malgré tous les chagrins de la vie.

Et puis, le soir après dîner, délestant l'âcreté des heures, s'installe le bruit familier du cliquetis des aiguilles à tricoter de Marthe, qui initie Juliette aux points les plus sophistiqués, alors que Basile lit le journal ou écoute, en sourdine, la TSF dans la cuisine où Nicole, la bonne, finit de ranger et de nettoyer.

Les trois femmes de la maison s'installent certains jours autour de la machine à coudre. Sur la pédale, les pieds de Marthe s'animent avec vigueur, ne s'arrêtant que pour confier à Juliette une manche ou un col à assembler.

La belle-mère ne montre aucune indulgence, n'admet aucun petit défaut. Heureusement sa bru est habile. Malgré cela, pourtant, jamais aucun compliment n'est formulé. Même si l'ouvrage est parfait, il faut toujours qu'elle pinaille, sur la position de la main tenant le tissu, sur celle des pieds, sur un fil coupé trop court, ou mal arrêté. Mais Juliette s'en moque car elle assimile vite et prend plaisir à soigner son travail.

En témoigne son cahier de couture, illustré de dessins raffinés et de notes explicatives.

*

Basile, lui, sous l'autorité maternelle, travaille dur et s'évertue à toujours faire plaisir à sa mère. Sa jeune épouse s'en agace un peu parfois mais lui pardonne.

Elle sait la raison de son abnégation. Il s'est enfermé dans le rôle de l'enfant consolateur, resté unique, orphelin de père, coupable sans doute d'être en vie, et s'épuisant à vouloir guérir les blessures de sa mère.

Comme Juliette voudrait s'éloigner plus souvent de cette grisaille quotidienne, retourner sur la côte, marcher au bras de Basile, s'accorder à la respiration de la mer amenant l'apaisement de ses pensées maussades, s'inventer un temps de fiançailles qu'ils ne se sont jamais vraiment octroyé.